

Le rire d'Athanase

Roland Paret

Le premier Concile de Nicée s'ouvrit le vingt mai de l'an trois cent vingt-cinq. Ce fut un concile œcuménique, le premier et l'un des rares: il n'y en eut que sept. Il réunit les représentants des différentes chrétientés: Sylvestre, le pape de Rome, Alexandre, patriarche d'Alexandrie, Eustathe d'Antioche, qui ne devait pas longtemps profiter de la trêve œcuménique, Alexandre, de Constantinople, Macaire, de Jérusalem, Ossius, de Cordoue. Ce fut Constantin qui le convoqua, et la préoccupation de l'Empereur n'était pas théologique, elle était politique. Son empire, vaste, abondant, divers, avait besoin d'unité; des peuples aux croyances trop dissonantes le composaient: de cette abondance de tuiles il fallait monter une mosaïque; et trop de dieux encombraient leurs cieus et morcelaient la divinité: il fallait la ramener à son unité éparpillée dans trop d'éons.

Ce fut Alexandre d'Alexandrie – du moins le croyait-il – qui, retenant les leçons de son devancier Philon sur l'importance de la métaphore et l'interprétation symbolique de tout, y compris du Livre, convainquit l'Empereur, lors d'une promenade, de l'importance de l'investissement de l'imaginaire des sujets par le Pouvoir.

- Il peut sembler évident que la façon la plus certaine d'asservir les peuples et de les maîtriser soit la contrainte. Rien n'est plus faux. Si le Pouvoir devait compter uniquement sur la force armée pour durer, sur ses chars, ses lances, ses javelots, ses glaives, ses machines de siège, ses frondes, ses arbalètes, tout ces moyens modernes dont nous disposons, il serait à la merci d'une simple bataille, d'une petite confrontation, d'un coup de poignard au coin d'une venelle, de la mutinerie d'un général, le Pouvoir dépendrait de trop d'aléas, il pourrait être renversé n'importe quand. Entendons-nous bien: quand je parle du Pouvoir, je ne fais pas allusion à l'homme de pouvoir, surtout pas! Sauf ton respect, César! Je parle du Pouvoir en lui-même. Le Pouvoir a une existence propre. Une vie personnelle. Ce Pouvoir est indépendant de celui qui pour un moment l'incarne.

Alexandre s'arrêta. Il vérifia que l'Empereur écoutait. Le maître écoutait. Le patriarche continua sa démonstration.

- L'homme de pouvoir, le maître, le vrai, eh bien, il lie les peuples par la conviction de leurs propres idées: c'est en agissant sur leur imagination, en les convainquant de la valeur de certaines notions, qu'on

peut les vaincre et se les attacher. On y arrive encore plus facilement si on réussit à les persuader que ces notions sont les leurs, qu'eux-mêmes les ont conçues, qu'ils les ont eux-mêmes élaborées, qu'elles viennent du plus profond de leur cœur: ils seront convaincus que les ordres qu'on leur donne sont leurs désirs, que les impératifs des maîtres proviennent en réalité de leurs déductions. Voilà comment lier les peuples, voilà comment les asservir! Pas avec des chaînes d'acier: avec les liens de l'imaginaire. C'est la chaîne la plus sûre. Les molles et pales idées de l'imaginaire sont le fondement des empires. Les nœuds les plus forts sont faits d'eau et de fumée. La toile la plus robuste est la toile d'araignée. Spartacus a échoué non parce qu'il fut défait militairement, il fut vaincu parce qu'au plus profond de lui-même il ne croyait pas en sa victoire. Derrière chaque action, la plus banale comme la plus percutante, il y a une pensée. Au fond de chaque victoire d'Alexandre le Grand, on trouve Aristote. L'épée est peut-être l'axe du monde, mais cette épée est maniée par une main dirigée par une pensée.

Constantin acquiesça. Il était fatigué – ou plutôt, son corps d'homme était fatigué. Il leva la main, l'attelage qui suivait arriva à sa hauteur. Installé dans le char impérial, amadoué par la caresse des éventails qu'agitaient les esclaves et qui chassaient les mouches et l'été naissant, l'Empereur laissait ses regards errer sur les temples des anciennes religions, Klaros, Euromos, Kaunos, Pergamin, Olympos, prestigieuses compositions dédiées aux antiques dieux. Il se rappelait l'aveu de Tertullien: «Nous avons cessé d'honorer vos dieux...». Le polythéiste que l'Empereur était encore se dit que ces temples, que ces lieux, que ces dieux, avaient l'air de cadavres se cherchant un cimetière, et il ajouta en lui-même qu'il y a des cadavres qu'il faut tuer si on veut les empêcher de hanter les vivants; et il y a des cimetières qu'il faut garder secrets pour détourner les vivants de leur fréquentation. Il se dit que le Christianisme, avec ses trop nombreuses partitions, ressemblaient assez au polythéisme: il fallait unifier les différentes fois de la nouvelle religion si elle devait passer pour un vrai monothéisme. Le Dieu unique, éparpillé dans trop de croyances, devait se rassembler. L'Empereur se rendait compte que la foi chrétienne devait être une s'il voulait qu'elle serve son pouvoir. Ce fut au cours de cette promenade qu'un polythéiste décida de la supériorité du monothéisme en ce qui concerne les affaires de l'État, en cette partie du monde tout au moins. Étendu sur les coussins qui amortissaient les chocs du char mais non ses doutes, l'Empereur examinait les remparts que l'on construisait et qui devaient protéger la ville. Il était certain que ces murs, formidables, empêcheraient les ennemis d'y pénétrer: est-ce qu'ils bloqueraient les idées venues de l'extérieur? Constantin n'en était pas certain. Quels remparts pouvait-on dresser contre les idées? Des calculs, que ses ingénieurs exécutaient sans peine, pouvaient, à la vue de la taille et de la position

des machines de siège, mesurer la trajectoire de leurs obus, leur portée et leurs cibles: comment établir la courbe des idées et leur portée?

Constantin n'avait pas attendu le Patriarche d'Alexandrie pour arriver à certaines conclusions; depuis longtemps, il s'était convaincu, sans l'aide de personne, de l'importance de l'occupation de l'imaginaire par le Pouvoir: c'était la raison pour laquelle il avait convoqué le concile. Eusèbe, son invité personnel, son ami, lui avait parlé de la mimesis: il avait suggéré que l'Empereur et son domaine étaient les reflets sur terre de Dieu et de son ciel. Constantin eut un regard d'ironie que son interlocuteur ne surprit pas, et, l'eût-il surpris, qu'il n'eût pu l'interpréter. Engoncé dans ses hantises esthétiques, c'est-à-dire théologiques, le Patriarche Alexandre ne pouvait démêler celles de Constantin, une en vérité, la seule qui pour l'Empereur importât: le Pouvoir. Après le Concile, Alexandre devait entendre ce qu'Athanase, le grand Poète, et Constantin, le grand Empereur, avaient compris: que l'art, la religion et le pouvoir n'étaient que les hypostases différentes d'une même essence. L'Empereur avait besoin de conseils sur les techniques de l'asservissement des esprits; il estimait que les théologiens, ces arpenteurs de l'imaginaire, ces producteurs de concepts et de mythes, étaient bien placés pour le conseiller, c'est pour cela qu'il avait travaillé à se faire par eux sous-estimer, c'est pour cela qu'il avait mandé ces investigateurs de l'être: il était obligé de reconnaître que, lorsqu'il pensait politique, il devait faire appel à des catégories mises au point par les théologiens, ces redresseurs de l'esprit, ces agresseurs de l'intelligence; il allait même plus loin: il était arrivé à ce degré de réflexion qu'il se persuadait que la théologie et la politique n'étaient, en réalité, que la même chose; il s'agissait, dans les deux cas, de la conduite des âmes et du gouvernement des hommes. Il devait admettre que l'étude de la théologie était la meilleure préparation à la politique. L'Empereur avait l'intuition de ce que plus tard des gens qu'on allait nommer des politologues allaient catégoriser, de la proximité des concepts politiques et des concepts théologiques. Constantin avait avec soin caché sa compréhension de Sénèque; il avait dissimulé avec autant de minutie sa connaissance de Flavius Josèphe qui avait inventé le concept de Théocratie; il se souvenait très bien de l'encyclopédiste Varron et de sa théologie politique – mais il en perdait la mémoire quand il était en compagnie des théologiens – et il se rappelait les écrits de Tertullien et d'Eusèbe – Eusèbe, toujours à ses côtés, qui prenait soin à ce que son maître ne l'oublîât pas, qui en était la bibliothèque et surtout l'interprète: Eusèbe avait une mémoire d'aveugle; outre sa connaissance minutieuse et profonde de la théologie, il avait toujours à la disposition de son maître une artillerie de citations, et il lui traduisait en langage humain les discours des théologiens. Constantin, de son côté, ne vit pas le regard goguenard que lui lança Alexandre et, l'eût-il capté, qu'il n'eût pu le traduire: l'Empereur ne pouvait comprendre que, lui, le divin César, n'était, pour les théologiens, qu'un moment, un objet,

qu'un mot, à la rigueur une strophe, un chant, de ce vaste poème qu'ils étaient en train d'élaborer et qui devait transformer le monde en une vision de beauté, une esthétique dont ils définiraient et détiendraient les codes, un cantique où se lierait une cohérence qui n'existait pas, qui ne saurait exister, dans le monde réel.

Le concile régla les problèmes liés à la divinité de Jésus; il démontra que le Fils était incréé, qu'Il était engendré, qu'Il était l'égal du Père, qu'Il était identique au Père. «Dieu le Tout-Puissant existe en tout temps». C'était la génération éternelle du Fils de Dieu. L'Empereur y tenait: c'est lui, Constantin, qui fit de Jésus un dieu, Dieu au même titre que Dieu le Père; c'est lui qui obligea les pères conciliaires à des contorsions sémantiques, théologiques, arithmétiques, pour expliquer la nature divine du Christ. Il sembla à Constantin qu'il était bon, pour l'universalisme de son empire, qu'il n'y ait qu'un seul Dieu au Ciel comme il estimait qu'il ne devait exister sur terre qu'un seul Empereur. L'abandon par lui du polythéisme pour le monothéisme venait de là: l'Empereur avait la foi de ses intérêts. Son but était la consolidation de son empire composé de Païens restés fidèles à leurs dieux et de Païens apostats devenus chrétiens. La divinité des empereurs romains dont il était l'héritier était présente dans sa mémoire, c'est-à-dire que la divinité ne l'impressionnait pas: n'était-il pas lui-même, Constantin, le divin César? Sylvestre, le pape de Rome, le confortait dans sa divinité: il était, d'après Sylvestre, double, humain et divin; en lui existaient deux corps, le corps divin et le corps humain, comme dans tout roi. La divinité n'ébaudissait pas Constantin: dans son cœur et dans son esprit, il s'estimait pouvoir parler d'égal à égal avec n'importe quel dieu, fût-il Unique, fût-il Chrétien, fût-Il «le Dieu universel, le Créateur de toutes choses au ciel et sur la terre». Il se rappelait les doubles funérailles des Césars, les funérailles du corps physique de l'Empereur et les funérailles du corps divin de l'Empereur: Constantin ne pouvait s'empêcher de ressentir une certaine ironie en pensant aux prétentions de ces nouveaux venus de Chrétiens qui, pour lui, n'étaient que des arrivistes. Une chose plaisait à l'Empereur: l'ancienne religion de Rome concernait les Romains, les citoyens romains en tant que membres d'une entité qui était la Ville, la nouvelle religion concernait l'individu romain. Il sembla à César – peut-être à tort – qu'il serait pour le Pouvoir plus facile de dominer l'homme romain.

Athanase, un diacre, le secrétaire du Patriarche, qui devait lui succéder à la tête de l'Évêché d'Alexandrie, mit à la disposition du concile la vigueur et l'âpreté intellectuelles de sa jeunesse – il n'avait pas trente ans – et sa perversité d'Alexandrin. Ce fut lui, Athanase, qui résolut le problème de la relation génétique du Père et du Fils, c'est-à-dire de Dieu et de Jésus-Christ: il démontra, en exploitant l'argumentation d'Origène, que, de toute éternité, le Père a toujours été le Père et que le Fils a toujours été le Fils. «La Toute-Puissance du Père n'est possible qu'à travers le Fils, c'est

grâce à Lui qu'elle peut s'exercer». Dieu n'est tout-puissant que parce qu'il est le Père, le père de Jésus; Athanase détestait Arius, il était l'un de ses principaux adversaires, il n'aimait pas les demi-mesures, surtout pas les demi-mesures théologiques: ou bien Jésus est Dieu, ou bien il ne l'est pas. Constantin ne comprenait pas cette dispute qui lui parut pué- rile, stérile, absconse: en revanche, le Pouvoir qu'il incarnait comprenait l'avantage qu'il y avait à croire aux déductions et aux acrobaties d'Atha- nase. «Nous croyons en un seul Dieu Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles». dit le Symbole de Nicée, qui continue: «Nous croyons en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père, (c'est-à-dire de la substance du Père), Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré, et non fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait (ce qui est au ciel et sur la terre); qui pour nous, hommes, et pour notre salut est descendu, s'est incarné et s'est fait homme; a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et viendra de nouveau juger les vivants et les morts». Athanase était le principal rédacteur de ce «Credo».

Son Credo à lui, Constantin, se résumait en un principe: «Un seul Dieu au Ciel, un seul Empereur sur terre». Les Pères conciliaires réfléchirent; ils convainquirent l'Empereur, s'il voulait satisfaire son exigence d'unité, de la nécessité des mathématiques divines, qui sont différentes des mathématiques humaines: le premier concile de Nicée fut un concile consacré, entre autres, aux mathématiques aléatoires. Ossius se chargea de cette pédagogie. Il se fit aider par Eusèbe, l'ami de l'Empereur, qui partageait ses vues.

Il fallait que le concile se concentre sur l'algèbre de cette identité du Père et du Fils. Constantin, qui avait tendance à faire confiance à l'arith- métique traditionnelle, c'est-à-dire humaine, que lui avaient enseignée ses précepteurs, et qui croyait que trois fois un font trois, se laissa convaincre de l'avantage à conclure que trois fois un font un. «Nous avons changé tout cela...», dit Ossius devant l'étonnement de Constantin et des princes de son entourage; il avait l'air dédaigneux et péremptoire du médecin ayant décidé que le cœur est à droite et non plus à gauche. Cette nouvelle façon de compter, disait Ossius, était la seule capable de garantir la poli- tique unitaire de l'Empereur: au Ciel, les nombres et les ensembles ne se comportent pas de la même façon que sur terre, comme les anges et les archanges au Ciel ne sont pas sujets aux mêmes lourdeurs et aux mêmes attractions que les hommes et les femmes sur terre. Ossius disait: un est égal à trois, car chaque entité de cette trine substance équivaut à elle seule aux trois membres de cette substance. Autrement dit, en Jésus se résument les deux autres membres, soit Dieu le Père et le Saint-Esprit; autrement dit: un plus deux égalent un; dans le Saint-Esprit se trouvent Dieu le Père et Jésus: encore une fois, un plus deux égalent un; et dans Dieu le Père, le Saint-Esprit et Jésus: toujours un plus deux égalent un. Ce fut en déve-

loppant cet exposé qu'Ossius, après le concile, composa son traité, «Les mathématiques célestes et les mathématiques terrestres», resté fameux dans l'histoire de la science, qui devait, deux décennies après, donner tellement de soucis à saint Augustin, qui devait inspirer la symbolique des nombres de Dante, que devaient, bien des siècles plus tard, récupérer les physiciens quantiques qui démontreront qu'un seul électron peut passer par deux trous en même temps, se dédoubler en quelque sorte tout en restant un: un est égal à deux, et deux est égal à un. Ossius avait prouvé qu'une addition pouvait équivaloir à une égalité. Des siècles plus tard, un de ces physiciens quantiques, le même qui avait prouvé le passage en même temps du même électron par deux trous différents, devait démontrer que la mort «et - ou» la vie étaient égales: il se basait sur l'histoire de son chat, le plus célèbre - après le Chat botté, celui d'Alice et celui de Satan, Béhémoth, le plus redoutable de tous les chats, qui amusait tant le Maître et Marguerite et terrorisait les Moscovites - de l'histoire et de la science, de ce fameux chat qui était en même temps mort et vivant. Ce chat en même temps mort et vivant contredit à lui seul l'axiome aristotélicien qui affirme que l'on ne peut être et ne pas être en même temps. L'expression «Et» et l'expression «Ou» pouvaient être interchangeables, égales, démonstration dont allait s'emparer plus tard un penseur français qui en fit sa marque de fabrique: «Et/ou». Un «plus» et un «égal» ($Un + et un =$) pouvaient avoir la même valeur. «L'ignorance des nombres, signalera plus tard saint Augustin, empêche de comprendre une foule d'expressions employées dans les saintes Écritures sous une forme figurée et symbolique». Newton devait déclarer que «les mathématiques sont le langage de Dieu». Certains physiciens quantiques, remplaçant Dieu par la réalité, devaient montrer que les mathématiques étaient le langage du réel, qu'elles étaient la seule réalité: la réalité n'existe pas, seules existeraient les mathématiques. «Nous savons que les mondes parallèles existent; c'est ce que nous prouve la métaphore: un monde parallèle est celui où la métaphore d'ici est la réalité de là-bas, et réciproquement».

Ce fut à ce moment qu'Athanase, le secrétaire d'Alexandre d'Alexandrie, devenu très proche d'Ossius, souleva la question du nombril de Jésus: comment l'escamoter? L'Alexandrin argumenta: «Jésus, d'après les textes, naquit d'une femme, Marie. Si Jésus est incréé, comme le concile vient de le décréter, alors, non créé, il ne peut avoir de nombril, il ne saurait exister de cordon ombilical le liant au ventre de sa mère». Il ne serait, s'il avait un nombril, qu'un homme hissé à la dignité d'un dieu comme d'autres dieux. «Jésus n'échapperait pas à l'évhémérisme», prétendit Athanase, il ne serait qu'un homme passé héros puis dieu, comme d'innombrables dieux avant lui. Comment résoudre ce paradoxe biologique et anatomique d'un Jésus doté d'un nombril et pourtant incréé? Le nombril, n'était-ce pas la preuve de sa génération, de sa création? Le concile dut examiner cette question ombilicale. Il résolut ce paradoxe par un autre paradoxe: il promulgua que

Jésus était Dieu et homme en même temps; homme, il pouvait avoir un nombril, un cordon ombilical pouvait l'avoir relié au ventre de sa mère. Quelques Docétistes sursautèrent, ils n'osèrent protester: la Nécessité passait, l'orthodoxie se formait, ils n'en faisaient pas partie, il fallait s'incliner, ils s'inclinèrent, ils entrèrent en clandestinité. Ossius respira et pria que son facétieux collègue ne soulevât point d'autres artifices qui compliquassent et retardassent les travaux du concile.

La biologie et l'anatomie de Jésus laissaient l'Empereur indifférent. Que Jésus soit dieu et homme ne l'impressionnait pas: lui-même, Constantin, n'était-il pas dieu et homme? N'avait-il pas deux corps, un corps divin et un corps humain, comme les autres Empereurs, ses prédécesseurs sur le trône de Rome? D'autres analyses occupaient Constantin: il se raffermissait dans sa conviction que le Dieu unique pouvait, dans les circonstances, mieux le servir, ou, plus précisément, mieux servir son pouvoir et sa politique que les multiples dieux de l'Olympe, comme il se l'était suggéré lors de sa promenade à travers Nicée en compagnie d'Alexandre d'Alexandrie. Il croyait que Dieu était au service de l'homme de Pouvoir et non pas que les hommes étaient au service de Dieu: du moins pas l'homme de pouvoir. C'est alors qu'il abandonna définitivement les dieux de ses pères pour le nouveau dieu, le Dieu Unique, qui pouvait mieux assurer l'unité de son empire. On raconte que Constantin, le soir de son apostasie, de sa décision d'abandonner les dieux de ses ancêtres, passa la nuit couché sur le ventre en plein milieu du naos du temple consacré au Grand Pan: il lui avait semblé entendre les cris d'agonie de la Nature, ses hurlements étaient tellement amples qu'ils lui paraissaient parcourir les rives de la Méditerranée. Il lui sembla entendre une voix annonçant la mort du grand Pan. Constantin parut le lendemain vieilli de dix ans. Il lui semblait que cette «voix» était la sienne: il en reconnaissait l'écho. Il se croyait complice de la mort de Pan. Les historiens et les théologiens catholiques devaient plus tard dépenser beaucoup de temps, d'arguties et d'efforts, devaient se livrer à beaucoup d'acrobaties, pour faire tomber des épaules de Constantin le manteau d'apostat dont on l'avait drapé depuis sa renonciation à la foi de ses ancêtres. Ils furent en cela aidé par l'ami de Constantin, Eusèbe, qui fut le principal pédagogue du jeune Julien. On récupéra ce manteau, on en vêtit Julien, alors que le fils de Jule Constance, au contraire, loin d'être un apostat, avait entrepris de renouer avec les traditions religieuses de ses ancêtres.

Constantin, qui n'avait aucun don pour les mathématiques, encore moins pour les mathématiques célestes, se soumit aux injonctions algébriques de son conseiller, à ses théorèmes, à ses démonstrations, et se concentra sur l'autre problème qui l'intéressait, le signe qui devait résumer la foi chrétienne: un des intérêts de ce concile fut le symbole. Constantin commanda à une commission secrète une réflexion sur le signe qui devait représenter le Christianisme et le ralliement des Chrétiens. L'Empereur voulait que ce

symbole soit le signe de l'unité non seulement des Chrétiens de l'Empire mais aussi de l'Empire et du Ciel. Ce signe devait être quotidien et universel, un signe que devaient employer tous les Chrétiens et qui devaient les faire se reconnaître entre eux. Cet emblème devait assurer la continuité entre les vivants, les morts et Dieu.

Cette commission secrète, animée par Ossius, avait d'abord envisagé comme figure de ralliement des Chrétiens le globe: le globe, n'est-ce pas la forme la plus universelle, la plus parfaite, la plus complète? Jadis Xénophane de Colophon s'était insurgé contre l'anthropocentrisme des images des dieux. Il écrivit: «Si les animaux avaient des mains et pouvaient peindre comme le font les hommes, ils donneraient aux dieux qu'ils dessineraient des corps tout pareils aux leurs, les chevaux les mettant sous la figure de chevaux, les bœufs sous la figure de bœufs, les lions sous la figure de lions». Xénophane de Colophon avait proposé la sphère comme représentation de Dieu. Ossius penchait, comme Xénophane, pour le globe: n'est-il pas une image solaire, comme le Christ, Soleil des Soleils? Un membre de la commission proposa le poisson. Ossius n'était pas défavorable. Il rappela les paroles de Tertullien: «Nous autres, petits poissons, comme notre grand poisson, le Christ Jésus, nous naissons dans l'eau et nous ne sommes sauvés qu'en restant dans l'eau». Ce symbole avait eu une diffusion rapide, les Chrétiens dessinaient un poisson partout, et surtout sur les murs des catacombes où ils se réfugiaient pour échapper aux persécutions; il devint un signe de reconnaissance des Chrétiens. Les lettres du mot latin poisson, ichtys, sont un acrostiche, elles forment les initiales de l'expression latine «Jésus-Christ fils de Dieu sauveur». L'image du poisson était présente partout où il y avait des Chrétiens. Elle avait l'avantage d'être connue. Elle faisait l'unanimité des membres de la commission. La messe semblait dite.

Constantin qui, du haut de son trône, voyait plus loin que les théologiens, qui connaissait aussi bien qu'eux l'importance des symboles pour le gouvernement des Hommes, qui en plus avait un sens pratique que n'avaient pas ces poètes, s'opposa à ces propositions. «La Sphère est une forme trop abstraite», repré-senta-t-il, «elle n'est pas mobilisatrice, on ne peut forcer des peuples à l'adorer». En ce qui concerne le poisson, Constantin était dubitatif. Il lui sembla nécessaire un minimum d'érudition, de culture, pour décoder l'acrostiche: la majorité de ses sujets était analphabète. Si le poisson était connu des croyants, beaucoup ne faisait plus le lien entre lui et l'acrostiche, et le signe du poisson ne renvoyait plus qu'au poisson; l'image du poisson s'était autonomisée de ce qu'elle représentait, elle ne renvoyait plus qu'à elle-même, et elle passait avant le Christ: les Chrétiens risquaient de passer pour des ichtysolâtres; Constantin, qui se rappelait bien mieux que les théologiens ne le croyaient les leçons d'histoire de ses précepteurs, se souvenait des prêtres philistins et babyloniens portant des ornements en forme de têtes de poissons en l'honneur du dieu Dagon.

«Aucun de ces analphabètes ne pourra se dire: “Ce poisson n’est pas un poisson”», dit Constantin en désignant les dessins sur les murs. En ce qui concerne l’eau, l’Empereur croyait, malgré Tertullien, malgré Origène, malgré Jean et le baptême, qu’elle restait le domaine de Léviathan, celui de la Bête: comment faire exister dans le même bouillon Dieu et Satan? Comment représenter l’eau, ondoyante et diverse, c’est-à-dire informe? Constantin voulait que le symbole ait le mérite de l’évidence, le mérite de la Forme, l’Évidence de la Forme, la Forme de l’Évidence, l’efficacité de la simplicité. Un Chrétien pouvait-il faire le signe de l’eau, trop diverse, du poisson, trop équivoque, du globe, trop abstrait? Il rejeta une série d’autres propositions, y compris celle de l’amphore de l’eau changée en vin aux noces de Cana: elle rappelait la bamboche; l’Empereur avait écarté également le cordon ombilical, proposé par Athanase: il rattachait trop le Christ à la femme serpentine et à la lourde terre; il sembla en outre à Constantin que le nombril avait quelque chose d’obscène. Pourtant Athanase avait développé des arguments conséquents: le cordon ombilical, avait-il prouvé, représentait le lien entre l’homme et la femme, certes, elle représentait surtout un lien entre l’Humanité et la Divinité.

Ce fut alors qu’Athanase, celui-là même qui avait eu l’indécence ou l’innocence de suggérer le cordon ombilical comme signe de ralliement des Chrétiens, proposa la croix. La croix n’existait pas, personne ne la connaissait. L’instrument utilisé par les Romains pour supplicier les condamnés était un poteau. Dans les textes, il était dit que Jésus «portait un *staurus* vers le Calvaire». «*Staurus*» signifie «poteau». Le poteau, raide, droit, est une verticalité qui fuse vers le ciel, s’y élance et le perce. Constantin n’aimait pas ce pieu phallique qui rappelait la paillardise des anciens dieux. Il se confia à Alexandre qui en parla à son secrétaire. La Croix est une création d’Athanase: à la verticalité du poteau il ajouta une horizontalité, une petite barre de rien du tout qui changeait tout, une horizontalité qui dynamisait la verticalité du «*staurus*». C’est en exploitant quelques indications de Valentin qui, dans «l’Évangile de la vérité», avait parlé vaguement du Christ «qu’on cloua au bois», et de quelques autres, qu’Athanase développa son idée de la croix.

Ossius et Athanase étaient au bord du lac, quelques jours après la promenade de Constantin et d’Alexandre, et c’est sur le sable de la rive de l’Ascanion qu’Athanase dessina sa croix à l’aide d’un bâton. Ossius était sceptique: il ne voyait pas le lien entre Jésus, le Christianisme, le Ciel – et la croix qui n’existait pas, qui n’était qu’un dessin d’Athanase sur le sable du rivage fripé et défripé par le sac et le ressac des flots du lac. Athanase dit cette chose audacieuse: il faut créer ce lien. «Le passé s’invente. Les traditions s’inventent», avança-t-il. Il mit au point une batterie d’apologies, de contrefaçons, de manipulations étymologiques et historiques, de contrevérités qui justifiaient la transformation du poteau des Romains en croix des Chrétiens. À Ossius qui faisait remarquer qu’un fait, aussi grand

soit-il, n'est jamais assez déterminant pour initier un mouvement, Athanase répondit qu'un fait de l'histoire jamais en effet n'est assez marquant pour générer un changement de perception, de conception, d'attitudes, que le fait vient après un changement de mentalité, que le fait, avant de se manifester, a besoin d'être précédé par un changement de conscience, qu'une révolution, avant de se réaliser dans les faits s'accomplit dans les esprits, que c'est le récit qu'on fait de l'événement qui est marquant: c'est l'histoire racontée, et non sa réalité, qui domine le destin des hommes. «C'est le récit de la Création, et non la Création elle-même, qui est déterminant». dit Athanase. «Notre origine importe peu, ce qui importe c'est ce qu'on nous en rapporte». Athanase ajouta, ce qui fit tomber les doutes ultimes d'Ossius: «Les événements, le passé, l'histoire, tout ça, ce n'est qu'une série de mensonges sur lesquels on s'accorde». Les yeux sombres, insondables, sereins d'Athanase étaient plus énigmatiques que l'eau taciturne et mélancolique de l'Ascanion et faisaient peur à Ossius. «Et puis», ajouta Athanase, «un fait isolé est muet, il faut qu'il soit enfilé dans une histoire pour signifier: ce qui compte, c'est l'ensemble. Il faut que les faits soient agrégés dans un tout pour qu'ils signifient, pour faire l'histoire. Les perles ne font pas le collier, c'est le fil. Les événements ne font pas l'Histoire, c'est l'imaginaire. L'imaginaire qui les lie». Ce fut à ce moment-là qu'Athanase dévoila à Ossius une vérité absolue: «L'Art n'est pas que la danse de la Logique! L'Art fait partie de la Logique. L'Art fait partie du système d'oppression». Ossius comprit. Il comprit que quelques aspects essentiels au Dieu que le Concile était en trait de créer étaient absents: il ne manquait pas seulement à ce Dieu de savoir danser, il lui manquait aussi de savoir raconter une histoire. Tout le travail des théologiens, comprit Ossius, allait consister à essayer d'inculquer à Dieu une dramatique et à commenter pour Lui les pas de deux et les grands écarts des hommes et de leur l'histoire. «Notre rôle est de donner du sens aux événements».

La transformation du poteau en croix et l'utilisation de clous au lieu de cordes frappaient davantage l'esprit du peuple. Il y eut une discussion sur le nombre de clous employés: trois ou quatre? Un clou pour chaque main et un clou pour chaque pied, ce qui fait quatre clous? Ou un clou pour chaque main et un clou pour les deux pieds posés l'un sur l'autre, ce qui fait trois clous? Les quatre clous indiquent les quatre horizons, raisonnèrent les partisans des quatre clous. Athanase montra que les quatre directions étaient déjà suggérées par les quatre branches de la croix; il était inutile de répéter cette image, ce serait un pléonasme; il imposa les trois clous: ce nombre avait l'avantage de faire référence à la trine divinité.

La forme de la croix était plus parlante que celle du poteau; les clous de la croix étaient plus expressifs que la corde du poteau, le sang coulant des blessures du Christ était plus poétique et plus aristocratique que les boursouflures triviales, plébéiennes provoquées par la corde: ce sang était bien plus éloquent, il devait donner naissance à une série de convul-

sions légendaires, celles du Graal, entre autres. La Croix fixait les lignes fuyantes des différentes possibilités de l'imaginaire et clouait les quatre horizons au réel chrétien, elle donnait un fil rouge à qui voulait trouver son chemin dans le labyrinthe circulaire des stoïciens».

«Comment expliquer tout cela au peuple?» demanda Ossius.

– Expliquer? C'est surtout ce qu'il ne faut pas faire! Ce que l'on peut expliquer n'est pas valable. Seul l'inexplicable a quelque valeur. Le mystère et l'attrait de l'inexplicable sont la naissance de Dieu.

Ossius, cette fois-ci, recula devant Athanase. L'Alexandrin lui faisait peur. Il lui sembla se trouver devant quelqu'un qu'il ne connaissait pas.

– Voilà comment il faut dire les choses: «En l'an quatre mille du monde, Jésus-Christ, fils d'Abraham dans le temps, fils de Dieu dans l'Éternité, naquit d'une vierge». Voilà la langue que nous devons adopter pour parler au peuple. Pas d'explication, le peuple n'a que faire des explications! Le peuple n'a pas besoin d'explications. Le peuple a besoin d'affirmations. Il faut suivre l'exemple de la Bible qui n'explique jamais. La Bible dit: «Au commencement était le Verbe...» Et puis c'est tout. Des affirmations, pas d'explications!

Beaucoup de peintres, détenteurs d'une tradition aussi vive que celle des théologiens, une tradition qu'ils se transmettaient avec soin, Jörg Breu l'Ancien, Gérard de Saint-Jean, Véronèse, Rubens, par exemple, pour ne citer que ceux-là, montrent seul Jésus cloué sur la Croix, et les deux larrons ficelés par de solides et triviales cordes. Robert Campin, dans «Le Mauvais Larron», qui se trouve à la Pinacothèque de Francfort, est catégorique: il y a abondance de cordes autour des bras et des pieds du chenapan. Ces peintres étaient inspirés par des tableaux qui ont disparu, dont l'auteur était Luc, l'Évangéliste, bon peintre, le saint patron des peintres, qui avait, d'après certains récits, fait le portrait de la Vierge Marie; il aurait surtout peint avec, paraît-il, beaucoup de réalisme, le Christ sur sa Croix; même après la disparition des tableaux du Maître, il y eut des historiens qui pouvaient très précisément les décrire; c'est ainsi que les compagnonnages de peintres, comme beaucoup de guildes et de corps de métier, se transmirent des traditions, des secrets liés à leur art: l'une des plus grandes pertes de l'art et de l'histoire de l'humanité fut la disparition des tableaux de Luc. D'ailleurs des savants prétendent de nos jours qu'il ne faut pas désespérer de les retrouver.

Ossius avoua à son complice que, pour la première fois, quand il vit le tableau qu'Athanase avait commandé à un peintre, selon un protocole précis inspiré des tableaux de Luc, il sentit la présence de Jésus, du Christianisme. Ce fut quasiment l'extase quand il entendit un morceau de musique qu'Athanase, à partir de mélodies et de motifs grecs assujettis à une harmonie nouvelle, avait fait jouer par un chœur. Athanase dit: «Nous savons que la mélodie est la prière que l'Homme adresse à Dieu, et que l'harmonie

est la réponse que Dieu fait à l'Homme». Ce jour-là, ce jour où il entendit la musique d'Athanase, Ossius sentit élever de son cœur une mélodie adressée à Dieu, et il entendit nettement la réponse de Dieu, l'insertion de cette mélodie dans un grand ensemble, il se sentit soulevé au-dessus de lui-même, il sentit la présence de la divinité, il perçut l'existence de Dieu. C'est ainsi que la musique créa Dieu, ce que devait un millénaire et demi plus tard confirmer la musique de Jean-Sébastien Bach: sans la musique, Dieu n'existerait pas; la «Messe en si» et la «Passion selon saint Mathieu» sont peut-être la preuve, avec la métaphore, davantage que celles des philosophes, des théologiens et des cagots, que Dieu existe. Les athées reconnaissent que le seul moment où ils sont disposés à croire en Dieu est celui où ils écoutent une œuvre de Bach. «La musique est une théologie sonore», devait-on plus tard reconnaître. Constantin adopta avec ferveur la proposition d'Athanase. Athanase n'avoua jamais qu'il avait eu l'idée d'enrôler la musique dans la construction de Dieu en étudiant quelques morceaux de son ennemi Arius, qui avait mis en musique ses théories, utilisant une métrique s'accordant avec les ballades populaires. Ce fut le jour où Athanase se surprit à danser sur l'air d'une chanson d'Arius qu'il comprit l'importance de la musique pour l'élaboration et la propagande de Dieu. L'initiative d'Arius avait fondé la pompe de la liturgie chrétienne. Ce fut lui, Athanase, qui décida que la voix humaine était le seul instrument digne de s'élever jusqu'à Dieu. Athanase comprenait que l'unité musicale de l'Église était garante de son unité théologique. Le jour où elle l'abandonnerait, prédit il, sera celui de la perte par l'Église de l'unité de sa foi, ce qui s'avéra quand l'Église autorisa d'autres modes musicaux que le Grégorien. Athanase ne le reconnaitra jamais: ce fut en étudiant la manière d'Arius qu'il apprit l'art de transmettre les commandements au moyen d'instruments de musique, la science de la céleustique. Athanase se rappelait Damon le musicien, le précepteur de Périclès, qui disait qu'on ne peut changer les modes musicaux sans que changent aussi les lois les plus importantes qui régissent la cité. Sans que change le comportement des citoyens... La musique conduit à toutes les vertus qui intéressent le pouvoir, et singulièrement l'obéissance et la discipline. En écoutant la musique, on développe le sens de l'équilibre et on se rend compte de la place de chaque note dans l'ensemble. Car les chants nobles, disciplinés, font des âmes nobles, disciplinées, et ce sont ces âmes qui intéressent le pouvoir.

Voilà comment quelques hommes hardis et imaginatifs, des poètes d'un certain genre qu'on nomme théologiens, qui furent les auteurs les plus prestigieux d'une branche de la littérature dite «fantastique», mirent au point, en l'été de l'année trois cent vingt-cinq désormais de grâce, sous l'impulsion d'Athanase, l'un des plus grands poètes de l'histoire, le plus grand peut-être, le plus complet en tout cas, un dispositif historique, mythologique, théologique, aristocratique et poétique commandé par la

forme, une forme, la croix. Athanase convoqua des peintres, des poètes, des sculpteurs, des musiciens, et tous avaient pour mot d'ordre de décrire la vie du Christ et sa Passion. Athanase s'est montré chef d'art, comme on dit chef d'orchestre. Il mit les arts au service de l'Art. L'Art ultime magnifiant la Métaphore ultime, Dieu. Ce choix de la croix, préféré à ceux de la sphère, du poisson, de l'eau, de l'amphore de Cana, du nombril de Jésus, de plusieurs autres, fut déterminant dans le succès du Christianisme. Ce passage de la croix, avec un «c» minuscule, à la Croix, avec un «C» majuscule, est l'un des moments-clefs du déroulement du monde. Athanase était un grand lecteur d'Homère et d'Ovide. Il ne se séparait jamais de ses exemplaires de «l'Odyssée» et des «Métamorphoses».

Ce fut le lendemain de l'adoption de la Croix comme signe des Chrétiens que Constantin eut sa vision: «In hoc signo vinces». Athanase eut une crise de fou-rire quand l'Empereur rapporta cette vision: ce fut la cause des embêtements qu'il eut plus tard, sous les règnes de Constance et de Constant, moins lucides que Constantin qui avait intérêt à avoir cette vision, et plus croyants, c'est-à-dire déjà immergés dans la foi de celui qui avait vaincu grâce au signe de la Croix: Constance et Constant ne pardonnaient pas à Athanase d'avoir ri de leur père. Dans les conventions bibliques, le rire a toujours été dangereux pour celui qui rit. Pour avoir ri de son père, Cham fut maudit, et sa race avec. Ce fut le rire le plus funeste de l'humanité: parce que Cham a ri, toute une race fut maudite. Sara, qui n'était pas encore Sarah comme Abram qui n'était pas encore Abraham, a dû se défendre devant le Tout-Puissant d'avoir ri. Ossius et Athanase se souvenaient du passage d'un psaume où l'on confondait le rire avec un signe de folie. L'orthodoxie avait en horreur l'image du Christ riant que proposaient les Docétistes et fit tout ce qui était en son pouvoir pour l'écarter. Même après une longue conversation avec Ossius, Athanase, malgré les enjeux dont il était conscient, ne pouvait maîtriser le rire qui s'abattait sur lui quand on faisait allusion à la vision de Constantin. En revanche, Ossius garda toujours à Athanase une grande reconnaissance de l'invention de la Croix; c'est pour cette raison qu'il le protégea jusqu'à la fin de sa vie et qu'il refusa de le condamner. On lui extorqua, à presque cent ans, la signature d'une formule de foi arienne, et même à ce moment, il persévéra dans son refus de condamner Athanase. Ossius comprenait le rire d'Athanase: s'il n'avait sur lui cette maîtrise que son ami n'avait pas, il eût ri lui aussi. Ossius et Athanase ne comprenaient pas que la foi la plus farouche est celle que l'on se fabrique, que l'on s'impose, celle de ses intérêts. Pourtant ils étaient bien placés pour le savoir: n'avaient-ils pas eux-mêmes mis en place la mécanique qui intériorisait cette foi? C'est qu'ils avaient les yeux trop près du corps et qu'ils ne se pouvaient voir.

Le temple du formalisme, l'église du saint-rire du christ
et le panthéon du sperme sacré de jésus

Le premier Concile de Nicée est, d'après l'essayiste anglaise Leslie Ferndale et ses disciples, à l'origine des croyances des Formalistes haïtiens en la primauté de la métaphore.

- Quel chemin les conclusions et surtout les discussions du premier Concile de Nicée ont-elles bien pu emprunter pour parvenir jusqu'en Haïti!?

Madame Ferndale n'avait pas répondu à cette question. Elle s'était contentée de lancer un de ces paradoxes dont elle était coutumière et qui avaient fait sa renommée: «Pour les Formalistes, la métaphore est tellement métaphorique que parfois elle ne l'est pas», ce qui avait laissé ses interlocuteurs perplexes.

- Et surtout pantois!

La primauté de la métaphore va très loin: elle recouvre la chose-même. La figure est la chose. Le nom est l'objet. Le signe est la substance. La désignation est la signification. Pour les Formalistes, la métaphore va si loin qu'elle peut sembler se renverser en son contraire: la métaphore est tellement pleine et percutante qu'elle se renverse en son contraire. Pour les Formalistes, la métaphore est la seule preuve, sinon de l'existence de Dieu, du moins de l'existence d'un au-delà de l'immédiateté des choses.

Monseigneur l'Archevêque de Port-au-Prince lut pour Monseigneur le Nonce Apostolique - le tout nouveau Nonce Apostolique - un article du «Courriériste» qui datait déjà de quelque temps et qu'il avait conservé avec soin.

- C'est la relation, Monseigneur, d'un fait divers qui avait ici, dans le temps, agité les esprits. Agité? Bouleversé, devrais-je dire! Écoutez, Monseigneur... Ou plutôt, tenez, lisez...

Dieu pénétra dans l'église. Il brandissait une Kalachnikov. Il s'approcha des mariés et de leurs invités. Satan le suivait, dont la main gauche agitait une grenade, et dont la main droite serrait un sac de toile. Dieu et Satan dérobèrent les bijoux et l'argent de l'assistance. L'Archevêque, qui présidait la cérémonie, dut se départir de sa croix pectorale et de son anneau épiscopal, qui disparurent dans le sac de Satan. Le Créateur du genre humain et l'Ennemi du genre humain s'emparèrent du calice, de l'ostensoir, de tous les objets du culte. Ils étaient en or. Personne ne s'opposa au départ de Dieu et de Satan.

Dieu et Satan furent arrêtés, on les traduisit en justice. Leur avocat, Maître Del Rancho, avait été celui de l'Évêché du Cap-Haïtien. «C'était dans une vie antérieure». Il était devenu aussi incroyant qu'il fut jadis croyant.

- C'est le balancier du métronome!

Maître Del Rancho avait proposé de ressusciter le Christ à partir de son

ADN qu'on peut identifier dans l'hostie et le vin consacré. «L'hostie est le corps de Jésus! Le vin consacré est le sang de Jésus!»

C'était la thèse des Formalistes, que maître Del Rancho reprenait à son compte. La prééminence de la métaphore, qu'ils avaient hissée au niveau de principe de leur foi, leur permettait d'avancer cette proposition; c'est au nom de cette métaphore, «qui est la chose-même», que les Formalistes haïtiens décidèrent que l'hostie étant le corps du Christ, que le vin de la consécration étant le sang du Christ, on pouvait en tirer l'ADN et reconstituer Jésus et Ses pouvoirs qui sauveraient Haïti et les Haïtiens.

- Et le monde entier! Les Haïtiens ne sont pas les seuls à souffrir! Les Haïtiens n'ont pas le monopole de la souffrance!
- Magistrat! Non seulement nous pourrions identifier l'ADN du Christ, en plus, nous pourrions le reconstituer! Tous les jours, plusieurs fois par jour, à travers le monde, Jésus descend dans l'hostie et dans le vin: les hommes de science ont à leur disposition son corps et son sang, ils le peuvent reconstituer à partir d'un petit morceau d'une hostie ou d'une seule goutte de vin! Il faut ici dénoncer l'obscurantisme de la hiérarchie de l'Église qui empêche la science de procéder, de donner le bonheur au monde... Il faut rappeler que le martyre est une forme d'évangélisation. Le martyre et le malheur... On ne le répètera jamais assez: la métaphore d'ici est la réalité de là-bas, et la métaphore de là-bas est la réalité d'ici.

Cette séance était encore présente dans la mémoire de monseigneur l'Archevêque. Il pouvait reconstituer chaque phrase, chaque mot de ce détestable procès: il n'avait pas besoin de les reconstituer, il les revivait. Tous les jours, à chaque moment. C'était horrible! Un film qui passait et repassait en boucles dans sa mémoire. Il était presque prisonnier du «sentiment du 'déjà vu'».

Des «savants»...

- Comme vous avez raison de mettre des guillemets à savants!...

...Des «savants» faisaient observer que même si on reconstituait le corps du Christ grâce à son ADN, cela ne voudrait pas dire que cette reconstitution physique fût le Christ lui-même! En effet, ce qui est important, c'est l'âme, c'est l'esprit du Christ, ce qu'il savait, ses pouvoirs, ses souvenirs, bref, sa mémoire! C'est tellement vrai que vous pouvez être en présence de sosies parfaits, et qui n'ont pas du tout la même personnalité! L'autre jour, par exemple, les journaux ont parlé de ces deux individus, l'un à Londres, l'autre à New Dehli, qui sont parfaitement identiques d'aspect et différents à l'intérieur, avec des volontés divergentes, un passé distinct, une culture singulière, une mémoire autre: bien qu'identiques physiquement, ils n'étaient pas du tout la même personne! Un clone ne sera jamais l'original! C'est ainsi que se formèrent deux chapelles du «Temple du Formalisme», la matérialiste et l'idéaliste. La matérialiste prétendait que

l'individu («C'est ainsi qu'ils nomment le Christ! L'individu! J'ai vérifié dans le journal: ils n'ont même pas mis de majuscule à 'individu'! Je vais vous dire: les Haïtiens méritent le sort que l'histoire leur a fait! Traiter ainsi le Christ! Le qualifier d'individu!»), que le spécimen sorti des éprouvettes des biologistes était le Christ dans sa totalité. Les idéalistes disaient que davantage que le corps du Christ son âme était plus importante et que c'était elle qui déterminait si le spécimen («Le Spécimen!») était bien le fils de Dieu. Ces deux sous-groupes avaient entre eux des luttes bien plus perverses, vigoureuses et hargneuses qu'avec les autres religions, tant il est vrai que les haines sont plus extrêmes au sein d'une famille qu'entre deux familles différentes. En fouillant bien, on trouverait plus de zizanies à l'intérieur de la famille Capulet ou au sein de la famille Montaigu qu'entre les Montaigu et les Capulet.

Le nouveau Nonce, l'Archevêque de Port-au-Prince et quelques prélats se réunirent. Les hommes de l'Église étaient cois. Un des prêtres suggéra d'inviter Hilaire Saint-Just, le président de la Fondation Jean-Jacquemain, à venir les rencontrer. Le président de la Fondation Jean-Jacquemain dirigeait «la plus fabuleuse archive qui existât sur Haïti», et savait tout ce qui concernait la chose haïtienne. L'Archevêque se montra réticent. «Je connais ce Saint-Just, il n'est pas net. C'est un ancien prêtre, il connaît nos secrets. C'est, ne l'oublions pas, l'ancien homme-à-tout-faire du défunt Ministre des Songes, c'est tout dire». L'Archevêque avait baissé la voix, il regardait à droite, il regardait à gauche, il voyait des dizaines d'oreilles peintes sur les murs, il craignait leur vigilance. («De la même façon que la statue de César est César, de la même façon la représentation de l'oreille est l'oreille!») Monseigneur l'Archevêque ne se l'avouera jamais: il était, malgré lui proche de certaines thèses de «L'Église de la réunion des portraits du Christ, de la Vierge Marie et du Père», et il croyait en la réalité de la chose représentée.

– Vous êtes fou!

Il est vrai que parfois une petite voix, qu'il ne croyait pas exister en lui, susurrant, alors qu'il fixait les oreilles sur le mur: «Cette oreille n'est pas une oreille!» Monseigneur l'Archevêque refoula cette voix avec énergie. Il revint à sa préoccupation.

«Moins on aura affaire avec la Fondation, mieux cela vaudra. Avec la Fondation, c'est-à-dire avec le Ministre des Songes». «Il est mort depuis longtemps», remarqua le Nonce, fier de montrer sa connaissance des choses d'Haïti.

– Vous savez, on ne sait jamais avec le Ministre des Songes... Même mort, il peut... En Haïti, vous savez, Monseigneur... La mort...

L'Archevêque toussota.

– En Haïti, vous savez, parfois on n'est pas toujours tout-à-fait mort, souvent, très souvent, on est seulement presque mort...

Le Nonce leva un sourcil.

– Que voulez-vous insinuer?

L'Archevêque se tortilla sur son siège.

– Oui, Monseigneur, ici, en Haïti, la mort, vous savez... Parfois on n'est pas tout-à-fait mort... souvent on est seulement presque mort...

Le Nonce leva le second sourcil.

– La mort est partout la même! S'il y a quelque chose devant qui tout le monde s'incline, toutes les cultures, tous les univers, tous les régimes, toutes les nations, toutes les races, c'est bien la mort! La grande Égalitaire! Quand on est mort, on est mort! Vous n'allez pas prétendre qu'il y a une «exception haïtienne» de la mort? Vous n'allez pas ajouter la mort sur la liste des exceptions haïtiennes? Vous avez déjà assez d'exceptions comme ça!

L'Archevêque de Port-au-Prince recula. «Il n'est pas prêt, pas encore. Il y viendra, comme tous les autres!»

– Comme Monseigneur a raison! La mort est partout la même!

Les sourcils de Monseigneur le Nonce s'abaissèrent. «Quand même!» Sa victoire le rendit indulgent, il regarda l'Archevêque avec des yeux bienveillants. «Il est capable d'accepter la logique...»

Dans un premier temps, les deux messeigneurs décrétèrent qu'il était urgent de ne rien faire. Avant tout, il fallait réfléchir; après tout, l'Église s'est dépêtrée de situations plus corsées que cela! Ils se concentrèrent sur l'essentiel: que répondre à ceux qui acceptent la littéralité de la transsubstantiation? Dans le temps, les Pères n'avaient pas imaginé que le succès de leur prêche pût à ce point être complet qu'un groupe d'hommes et de femmes d'un petit pays de rien du tout, un pays que l'Histoire a oublié, prenne à la lettre le mystère de l'Eucharistie et de la transsubstantiation, et ils n'avaient pas prévu que la science, celle de l'ADN en particulier, pût narguer les dogmes du Catholicisme.

– C'est pour cela qu'il faudrait remettre sur pied l'Imprimatur pour les sciences, comme il en a déjà existé dans le passé. Une science dont les avancées risquent de contredire les vérités de la Foi doit être interdite, ou du moins freinée. La Vérité est avant tout religieuse, la Vérité ne saurait être scientifique. Ou du moins, la vérité scientifique doit être soumise à la vérité religieuse.

– Le problème n'est pas là! Le problème, c'est ce peuple incapable de se hisser aux hauteurs béatifiques de la spiritualité!...

Le Nonce Apostolique apprit ainsi qu'en Haïti il ne fallait pas jouer avec les symboles; l'Archevêque et les autres prélats le savaient déjà: les uns étaient haïtiens, les autres étaient devenus de grands buveurs de rhum. De toutes les façons, les hommes de l'Église ne pouvaient rien trouver à redire puisque, depuis des siècles, Elle répète que l'hostie est le corps du Christ, que le vin de la consécration est le sang du Sauveur: ce n'était pas des métaphores. Il y avait là un problème qu'il fallait résoudre. Ils devaient réfléchir.

La Nonciature et l'Archevêché reçurent une aide qu'ils n'avaient pas

réclamée et qui les consterna: «L'Église du Saint-Rire de Jésus-Christ» attaqua violemment les Formalistes.

Le Nonce, Monseigneur Chłapowski, un Polonais, s'essuya le visage: la chaleur de Port-au-Prince était accablante, il défaillait! Était-ce la chaleur qui le faisait suer? Monseigneur Chłapowski connaissait Haïti pour des raisons familiales: son ancêtre avait participé aux guerres de l'Indépendance d'Haïti. Son ancêtre était Janusz Chłapowski, l'aîné de Dezydery Chłapowski. Il avait été l'ami du comte Kłonowski, dont la mémoire est vénérée par les Haïtiens: le comte Kłonowski était passé avec armes et bagages dans le camp des insurgés. Janusz aussi. Seulement voilà: l'Histoire avait retenu le nom de Dezydery, et pas celui de Janusz. Pourtant... Janusz, plus que son frère, s'était montré plus noble que Dezydery, plus soumis aux idéaux de justice de la vieille famille, il avait combattu à Saint-Domingue du côté des insurgés, il avait lutté pour la liberté. Et Dezydery, lui, avait combattu à côté du Tyran, pour les intérêts du Tyran. Et Janusz avait combattu tout aussi vaillamment que le comte Kłonowski. Seulement voilà: la mémoire haïtienne conserve le nom du comte Kłonowski et non celui de Janusz Chłapowski. On ne saura jamais au nom de quels principes l'Histoire retient le nom de celui-ci plutôt que celui de celui-là. Jan Chłapowski avait lu avec passion les «Mémoires» de son ancêtre, et il avait accueilli comme un signe du ciel sa nomination à Port-au-Prince. «C'est comme si la boucle se bouclait».

Et le voilà devant une invraisemblable histoire! Qu'est-ce que c'est que ce pays? «L'Église du Saint-Rire de Jésus-Christ»?

– Mon Dieu!

Le Christ n'a jamais ri! Nulle part dans les textes orthodoxes on ne fait mention du rire de Jésus. Jésus a pleuré, oui, mais pas ri! Jamais. Même aux Noces de Cana il n'a pas ri. Peut-on imaginer le Christ «rigolant», se «bidonnant»? Peut-on envisager le Christ «pissant de rire»? Le rire, n'est-ce pas un signe de folie!? C'est ce que dit le Psalmiste! Quoi que... Il y a bien, dans Job, ce passage où Dieu «se rit de l'Innocent brisé»... Et puis... Le Nonce était persuadé que ces passages étaient des interpolations docétistes ayant échappé à la vigilance des Pères. D'un autre côté, l'autre, le Grec, disait que «le rire est le propre de l'homme». Sans parler des deux Français...

– De l'homme, oui, pas du Fils de l'Homme! Le rire n'est pas le propre du Fils de Dieu!

– Le Fils de l'Homme est un homme! Jésus est complètement Dieu et complètement homme! Il réunit en lui les deux natures.

– Laissons cela de côté. Quand vous dites le «Grec», vous faites allusion à?...

Monseigneur le Nonce était tellement défait que l'Archevêque, qui s'y attendait, «car il était un prélat averti», fit signe au diacre resté en retrait mais à l'aguet. Le diacre examina la sueur qui mouillait le visage de l'Am-

bassadeur de Sa Sainteté, son air hagard et, parce qu'il était un diacre intelligent comme le sont tous les diacres, il comprit; il apporta une bouteille de rhum et tout ce qu'il fallait sur un plateau. Monseigneur l'Archevêque présenta un verre au Nonce. Un verre sans glaçons, sans Coca-Cola ni eau de coco, sans jus ni rien. Du rhum pur. On reconnaît un Haïtien véritable, l'amour véritable d'un Étranger pour Haïti, au fait que l'Haïtien véritable et l'Étranger ayant un amour véritable pour Haïti ne mettent pas dans leur rhum du Coca-Cola, de l'eau, «le truc avec lequel on se lave», du jus, de l'eau de coco ni rien, aucun autre liquide. Pas même des glaçons. C'est faire injure au rhum que de ne pas le boire pur. Et faire injure au rhum, c'est faire injure à l'Haïtien. Honorer le rhum, c'est honorer le Haïtien.

– Bienvenue en Haïti, Monseigneur...

Jan Chłapowski comprit qu'il lui fallait quelque chose de fort. «D'un trait, Monseigneur! Il faut boire d'un trait!»

– Cul sec!

Le Nonce sentit qu'il lui fallait un remontant, il remonta des profondeurs de l'hébétude quand il avala d'un coup, «'cul sec'», selon la vigoureuse expression du diacre, la liqueur ambrée.

– Il faut savoir, Monseigneur, qu'Haïti est le supermarché des religions.

Tout ce que vous pouvez imaginer comme religions est en Haïti. Les plus extravagantes! Il y a ici toutes les déclinaisons du Judaïsme, du Christianisme, de l'Islam, du Vodou, de je ne sais quoi encore... Je vous le répète: s'il y avait une religion qui n'existe pas, eh bien il se trouvera toujours quelqu'un en Haïti pour l'inventer. Et ce quelqu'un aura des adeptes.

– Mais... Mais...

– Oui, Monseigneur, Haïti est le pays du «Mais... Mais...»! Il n'y a pas de meilleure définition d'Haïti. «Haïti? Mais... Mais...» C'est comme ça, c'est Haïti! Eppur si esiste! «Pourtant elle existe!»

– Enfin... Pardonnez-moi... J'ai la tête un peu... Mon Dieu! Quand je lis que «Dieu et Satan ont dévalisé les noces du Colonel Courel»?...

– C'étaient des bandits qui portaient des masques. Bien entendu! Des masques à l'effigie de Dieu et de Satan...

Monseigneur le Nonce réclama un autre petit verre de rhum; il se sentait accablé par une sorte d'affolement: «C'est comme cela que cela commence en Haïti: par l'affolement. On prend un petit verre de rhum contre le saïssement, puis un second, et puis... ça y est, on est haïtien!»

– Le grand danger, quand on est en Haïti, c'est de devenir haïtien.

Oui, voilà le danger, le danger majeur!

– C'est si important que cela en Haïti, le rhum?

– Si c'est important! Je vais vous dire: aux dernières élections, quelqu'un, qui avait l'apparence d'un Étranger, voulut voter, on lui réclama son certificat de citoyenneté, il n'en avait pas; en revanche il avait une bouteille de rhum, il la déboucha, en but avec un air de bravoure au

moins le quart, sans perdre la tête; les examinateurs décidèrent en chœur que celui qui avalait son rhum de manière si crâne ne pouvait être qu'un Haïtien, mieux: un Nationaliste haïtien, un Patriote! On l'autorisa à voter, surtout qu'il abandonna le reste de la bouteille, et une autre, pleine, aux autres électeurs et aux examinateurs, ce qui est un geste éminemment haïtien, alors vous voyez... Le rhum, c'est comme notre devise nationale, il est notre hymne national liquide... Il fait notre force. Le rhum, c'est notre drapeau national! Un drapeau national sous forme d'alcool!...

- N'oublions pas que l'on croit, ici en Haïti, que Dieu, le Tout-Puissant, le Grand-Maître, a créé le monde dans un moment d'euphorie, que ce moment est le moment de toutes les histoires, de toutes les légendes, que ce moment d'euphorie ne pouvait être provoqué que par le rhum. C'est pour cela que la Bible dit: «Au commencement était le rhum».
- Vous plaisantez! Il n'y a rien de tel dans la Bible! Vous êtes fou?!
- Ah bon?! Une tradition mensongère a voulu gommer cet incipit, heureusement que certains savants sont restés fidèles à la vraie tradition! «Au commencement était le rhum». Voilà ce que véritablement dit la Bible!
- Il vous sera difficile de prouver cela!
- Pas du tout! Qui donne naissance au Verbe, sinon le rhum? Hein? L'homme, ou la femme, est fermé comme une huitre, on lui donne un verre de rhum, un petit verre, il commence à faire des confidences sur ses souvenirs du moment où il avait été conçu par son père et par sa mère! C'est le rhum qui est à l'origine du Verbe, donc de toutes choses! Hein?
- Ça, il faudra me le démontrer!
- Rien de plus facile! Dieu vit dans l'Éternité, n'est-ce pas? Au milieu de Son Éternité, tout est présent devant Lui, le ciel et la terre, et tout ce qui y vit, le passé, le présent, le futur. Toutes les femmes, tous les hommes, tous les animaux qu'Il a créés, les arbres, l'eau et ses habitants, tout cela vit en même temps devant Lui. Son regard procède à un constant balayage. Dieu, le Grand-Maître, le Tout-Puissant a devant Lui non seulement tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, Il a aussi devant Lui tous les possibles, tous les «si»... C'est ainsi que, examinant tous les si, tous les possibles, Il a vu que sans un certain état que seul donne le rhum, que sans le rhum, Il ne pouvait créer le monde, c'est ainsi qu'il convoqua devant Lui Liraide, le plus rusé des hommes, celui qui inventa le rhum. Liraide fabriqua pour Dieu un rhum extraordinaire, qu'Il but, et c'est ainsi que, en état d'euphorie, Dieu put créer le monde. C'est pour cela que «Au commencement est le rhum». CQFD. Vous êtes convaincu, maintenant?

«Il faut que je rentre au pays. Il faut que je retourne à Warszawa! Faire une cure de rationalité! Haïti va me rendre fou! Je viens à peine d'arriver!

Qu'est-ce que ça va être dans deux ans?!»

- Comme ça, vous pensez rencontrer la rationalité à Varsovie!?
- Ou à Rome! N'importe où... Là où règne la rationalité...
- Au Vatican? La rationalité au Vatican?

Revenons à nos moutons...

«Et nos moutons, c'est l'éducation haïtienne de Monseigneur le Nonce Apostolique par Monseigneur l'Archevêque de Port-au-Prince, ce ne sont point les pensées suicidaires de Monseigneur le Nonce».

- Il y a, Monseigneur, «L'Église de la réunion des portraits du Christ, de la Vierge Marie et du Père»... Nous ne pouvons pas ne pas en parler!
- Qu'est-ce que c'est que ça encore?
- Ça, Monseigneur, c'est un groupe qui a décidé de trouver le vrai portrait de Dieu. Ils pensent que, quelque part dans le monde, peut-être même en Haïti, se trouve un des portraits de Luc, Saint Luc l'Évangéliste, qui était un peintre comme vous savez, qui est le saint patron des peintres, Monseigneur, qui avait peint le portrait du Christ. Ils sont tout un groupe de peintres qui travaillent d'arrache-pied, matin midi soir, pour essayer de retrouver les traits de Dieu et de sa famille, comme ils disent... Tout un village de peintres...

Monseigneur l'Archevêque de Port-au-Prince exagérait. «Non il n'exagère pas, il essaie de faire comme l'Église catholique fait toujours: intégrer des éléments de la culture indigène et en faire un principe de la religion chrétienne».

«En réalité, les peintres haïtiens ne cherchent pas le visage du Christ peint par Luc, ils cherchent le visage du Grand-Maître peint par Karigoun».

- Ce peuple est-il normal?

Sans même s'en rendre compte, Monseigneur le Nonce avait parlé tout haut et avait avalé un autre petit verre de rhum.

- Je vous écoute...
- Nous allons laisser de côté, pour le moment, cette «Église du Portrait». Occupons-nous plutôt de quelque chose d'autre...
- Voyons, Monseigneur, vous avez parlé des Formalistes, de l'Église du Saint-Rire de Jésus, de l'Église de la Réunion des Portraits de la Sainte-Famille...
- Ce n'est pas tout, Monseigneur!

Ce n'était pas tout!? Monseigneur le Nonce croassa quelque chose que personne ne comprit. «C'était dans sa langue maternelle». Il se sentit saisi par une espèce d'égaré. Monseigneur l'Archevêque avait fait un signe au diacre, qui comprit, «car ce diacre était comme tous les diacres un homme intelligent», il déposa devant l'Ambassadeur de Sa Sainteté un quatrième petit verre de rhum. Monseigneur le Nonce blêmit: que voulait dire ce quatrième kieliszek de rhum?

Quelque chose de plus terrible que «L'Église du Saint-Rire de Jésus-Christ»?

- De bien plus terrible, Monseigneur!
- Jésus Marie Joseph! De plus terrible que «l'Église du Saint-Rire de Jésus», du «Temple des Formalistes», de la «Réunion des Portraits de la Sainte-Famille»?
- D'infiniment de plus terrible! De définitivement plus terrible! De terriblement plus terrible!

Un pasteur avait proclamé qu'une partie de son corps était sacrée. Et que le produit de cette partie de son corps était divin. «Celui qui goute à mon sperme peut être assuré d'être sauvé! Il s'assiera à coup sssûr à la droite du Christ». C'était l'Église du «Panthéon du sperme sacré de Jésus».

Le Nonce avait déjà tendu les deux mains - il avait l'impression qu'une main ne suffirait pas à tenir ce kieliszek, pourtant si léger, tant elle tremblait - et il reçut avec reconnaissance le kieliszek de rhum que lui tendait le diacre.

- «Kieliszek»?
- C'est comme ça qu'en Pologne on nomme un petit verre d'alcool...

Ce n'était pas le Nonce qui répondait, c'était le «pilotage automatique» qui existe en tout homme, en certaines circonstances. Le Nonce but avec une maestria qui montrait qu'il se faisait aux mœurs haïtiennes. «Il y en a qui prennent plus de temps que ça!», pensa l'Archevêque de Port-au-Prince, admiratif.

- Les gens croient à ces sornettes?
- «Les croyances d'une religion autre que la sienne sont des sornettes». Voilà ce qu'a brailé ce pasteur...

Le Nonce s'épongea le visage.

- Monseigneur, il y a une queue - sans jeu de mots, je ne me permettrais pas d'en faire devant vous, Monseigneur, surtout de ce genre, à ce propos! - devant son église. Il s'est fait construire un trône où il s'assied, une espèce de préart recouvre le bas de son corps, le fidèle s'avance, s'incline, s'agenouille, passe la tête sous le préart et...
- Oui, j'ai compris. Hommes aussi?
- Oui, Monseigneur, ils lui font une totote, tous...
- Une totote?
- Je vais appeler le père Manuel, il va vous expliquer...

Monseigneur l'Archevêque leva la main, le diacre qui avait aidé Monseigneur le Nonce à dominer son égarement et son hébétude en lui servant du rhum, se manifesta. Ce diacre, qui «était intelligent comme tous les diacres», s'avança, il comprit les intentions de Monseigneur l'Archevêque: il s'agissait de parfaire l'éducation de Monseigneur le Nonce, de lui prouver que Haïti n'était pas cette terre d'incultes que les Blancs croyaient qu'elle était. Le diacre Manuel, «parce qu'il était intelligent comme tous les diacres», décoda le regard de son Archevêque et, surtout, comprit sa mission.

- Le père Manuel étudie la philosophie.
- Je l'ai de suite compris: il a une barbe!

«Une barbe assez abondante pour un Nègre». Une très belle barbe: fournie et noire comme de l'ébène.

«Bien qu'il ait davantage l'air d'un débardeur des ports de Port-au-Prince que d'un étudiant en théologie!»

Le père Manuel s'inclina: Monseigneur le Nonce était le représentant de la plus haute autorité du monde! Il commença sa démonstration.

– «Totote» vient, comme on peut le deviner, de Aristote qui fut, sinon le premier à la pratiquer, du moins le premier à l'analyser. «Totote» était le petit nom d'Aristote, un petit nom que les étudiants du Lycée avaient donné à leur Maître. Aristote avait certaines habitudes sexuelles. «Il aimait la faire, il aimait se la faire faire». C'est Théophraste, le successeur d'Aristote à la tête du Lycée, qui le dit; c'est lui qui révéla le «travers» de son maître. Il le fait dans son «Livre de la Nuit», cité par Jérôme de Stridon. Il faut ici noter que ceux qui reprochèrent à Théophraste d'avoir révélé ce qu'ils appelaient les «déviances» du Stagirite étaient d'une époque tardive, quand une certaine morale commença à dominer la vie des hommes et des femmes de l'Occident. À l'époque du Stagirite, cette pratique était tout-à-fait normale. Le Maître, dans le sixième chapitre de la «Physique», 212e, où il parle de ses pratiques, affirme, dans ce passage où il traite du vide, «qu'il n'y a pas de vide à l'intérieur des corps (217a, 217b)». Il aimait le prouver «en faisant ou en se faisant faire» une totote, mot qui vient, «comme on peut le deviner et comme on l'a dit», de son nom, Aristote, «Totote» était son petit nom. Les péripatéticiennes sont des disciples d'Aristote: une mauvaise étymologie mise au point par des misogynes a dévoyé le sens de ce mot quand il passe du masculin au féminin. Les péripatéticiennes haïtiennes, disciples authentiques d'Aristote, qui ont la tête philosophique bien davantage que ces messieurs et dames de l'École Normale Supérieure ou du Grand Séminaire, l'ont compris et mettent en pratique ce que Aristote a conceptualisé. Quand, après une séance agitée et torride, le client se sent vidé de toute énergie, se dit vide, la professionnelle lui prouve le contraire en lui faisant une totote. Vous autres, Blancs, qui lisez Aristote bien moins que nos prostituées, nommez la «totote» fellation...

– Il y a des gens qui en Haïti appellent ça «ti-beuf»...

– «Ti-beuf»?

– Oui, Monseigneur, petit bœuf...

Cette fois-ci, Monseigneur le Nonce se sentit faible, il n'osait dire vide, il n'avait aucune envie «qu'on lui prouve le contraire et se la faire faire».

«Un épisode hypoglycémique?»

Monseigneur le Nonce s'empressa de mâcher un de ces bonbons qu'il prenait soin d'avoir toujours en poche. «Le diabète est une sale chose!» Il se ressaisit.

– Je le redemande: les hommes aussi lui appliquent la... heu... la méthode d'Aristote?

Monseigneur le Nonce se refusait à prononcer un mot qu'il jugeait obscène. Il lui sembla plus noble d'utiliser une périphrase.

– Hommes et femmes, et... heu... d'autres aussi, Monseigneur! Vous savez, Monseigneur, que ce siècle a multiplié les sexes... Il se veut l'égal du Créateur, et même supérieur au Créateur... Dieu n'a créé que deux sexes... Aujourd'hui, ces hommes et ces femmes inventent d'autres... Il y a des hommes devenus femmes, des femmes devenues hommes, il y a des femmes qui restent femmes, qui aiment d'autres femmes, il y a des femmes qui se comportent en hommes, des hommes qui restent hommes et se comportent en femmes, sans oublier ceux et celles qui sont entre les deux; il y a toutes sortes de compagnes et de compagnons; il y a celles des ceux, celles des celles, ceux des ceux, ceux des celles, enfin, il y a... Les opérations... Oui, des opérations chirurgicales, enfin ceux qui suivirent à la lettre les recommandations de Marc, qui disait: «Si ta main est un moyen de péché, alors coupe la». Dans ce cas précis, cela donnerait plutôt: «Si ta main t'empêche de prendre ton plaisir, alors coupe la!» Oui, des disciples qui ne considèrent qu'une partie de l'enseignement et de la vie d'Origène... Ces disciples, Monseigneur, de faux disciples il faut le préciser, ces faux disciples profitent de l'exemple d'Origène pour tout simplement changer de sexe... Enfin ils le pensent... toutes sortes de choses, Monseigneur. D'ailleurs, vous le savez, Monseigneur,

Monseigneur le Nonce se rappelait: en arrivant à l'Archevêché, il avait remarqué une dame qui donnait des ordres aux diacres et aux domestiques qui l'entouraient; les yeux de Monseigneur le Nonce s'étaient à ce moment dessillés: la dame n'avait pas du tout l'air d'une aide, d'une gouvernante; elle avait l'air de la maîtresse de maison. Monseigneur le Nonce avait certes entendu parler des épouses secrètes de prélats, mais – comment dire? – il n'avait pas intériorisé cette connaissance, il ne l'avait pas intégrée, à vrai dire, il l'avait reléguée au rayon des cancans. «Cela existe vraiment? Elle lui fait peut-être des 'tototes'?...» Il frissonna.

Elle lui faisait toutes sortes de choses, et des tototes, c'est certain. Elle se nommait Lilidel, tout le monde l'appelait «L'Archevêquesse». L'Archevêquesse était indispensable à l'Archevêque. L'Archevêque ne pouvait se passer d'elle et lui avait fait épouser son frère, ce qui lui avait permis de donner son nom à leur fils. Le frère de l'Archevêque qui, pour la plus vieille raison du monde, ne s'intéressait pas aux charmes physiques de Lilidel, voulut bien rendre ce service à son frère en épousant sa maîtresse «afin de lui donner mon nom». Le frère de l'Archevêque était parti pour l'Italie...

Monseigneur le Nonce se souvenait. Lors de son passage à Rome pour prendre ses instructions, il avait entendu parler de ce Monsieur Santarcangeli qui fut Monseigneur Santarcangeli, ancien Nonce apostolique à

Port-au-Prince, et qui avait abandonné les ordres pour ouvrir un restaurant à Turin en association avec son... heu...

– Oui... Un scandale énorme! Jusqu'à présent Rome ne s'en remet pas...

«Je suis entre les mains de Dieu. Il ne m'arrivera rien de tel. Dieu Tout-Puissant, il ne sera pas dit que l'on fasse en vain appel à Ta protection et à Ta miséricorde...»

Le pasteur proclame qu'il ne fait pas de discrimination sexuelle. «Tous les sexes sont dans la nature. Tous ont droit d'être à la droite de Jésus et de se nourrir de son sperme». Il y a des enfants également, des enfants des deux sexes... heu... des deux sexes traditionnels, je veux dire, les enfants des fidèles. Tous ont le droit de recevoir sa semence. Voilà sa religion, Monseigneur, sa foi.

– Ce qui veut dire que, si sa semence est celle de Jésus, lui-même se prend pour Jésus?

Monseigneur le Nonce tendait déjà la main – les deux mains – vers le plateau de rhum; il regrettait de n'en avoir pas une troisième, tellement les deux dont il disposait tremblaient.

